

Souvenir du temps du "Sonderbund"

Autor(en): **Duplessis / Antan, Pierre d'**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 16

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212067>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont recues jusqu'au jeudi à midi.



Sommaire du N° du 15 avril 1916 : Lettre printanière (Snob). — Souvenirs du temps du « Sonderbund » (Communiqué par Pierre d'Antan). — Débrouillez-vous ! — On crano landstourme (Marc à Louis). — La neutralité suisse jugée par Napoléon III. — Avril (L. M.). — Les Autrichiens à Genève en 1813 (Petit-Senn). — La patrie (Sully-Prudhomme). — L'orache. — Incroyable !

LETTRE PRINTANIÈRE

Mon cher Conteur,

J'ai pour voisin un homme bien singulier. Il condamne une infinité de choses, où les autres gens trouvent leur plaisir. Il en veut surtout à ces arbres et arbustes d'ornement qui entourent d'ombre et de fraîcheur tant de jolies villas autour de notre ville. Quand il dit que ces plantes nous privent de soleil et de lumière, il parle avec une telle conviction qu'il semble presque avoir raison ; mais il a l'habitude de tout gâter par ses exagérations, si bien qu'on ne l'écoute guère. Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre qu'un pommier, avec son feuillage plus clair, ses fleurs au printemps, ses fruits colorés en automne, réjouissent bien plus la vue qu'un thuya ou un wellingtonia, dont la masse lui bouche l'œil, en même temps que sa nuance sombre lui attriste le cœur ! Une chose qui excite particulièrement sa rage, ce sont les laurelles, et l'on en a mis partout, jusque sous les arbres de nos petits bois d'agrément ! Mon original veut bien reconnaître qu'un ou deux buissons de laurelles, bien placés, donnent de l'élégance à une allée ou à un parc ; mais il enrage qu'on ait mis partout sous ses yeux ces masses compactes de feuilles glabres, sans découpures, sans dessin, sans vie, qui attristent l'âme par leur teinte sombre et leur uniformité. « Que ne mettez-vous à la place, s'écrie-t-il, des buissons de cassis ou de groseiller. Voilà de la vie et de la gaieté ! et quel joli profit vous en retireriez. » « Profit », voilà au fond ce qu'il recherche notre homme. Ses théories esthétiques cachent en réalité de vulgaires préoccupations utilitaires. Il veut que la terre lui rapporte, et il entourent volontiers nos délicieuses villas de pommes de terre, de choux ou de poireaux. Il n'osait trop l'avouer, mais la guerre, qui nous oblige à quêmander notre pauvre pitance, lui a donné un argument victorieux. Ce printemps, en particulier, il s'en donne à cœur joie contre les thuyas, les laurelles et les wellingtonias de mon jardin. Il ne me laisse aucun repos, et je vais être obligé d'arracher tous mes jolis arbustes et de planter des haricots et des choux pour qu'il me laisse tranquille, car il n'y a pas de jour qu'il ne me répète sentencieusement : « Produisons chez nous tout ce que nous pouvons. Avec bien des maux, la guerre nous a apporté du moins cet enseignement. A quelque chose, malheur est bon ! »

Je sais sa leçon par cœur et je te la répète, parce qu'après tout mon original est un brave homme et qu'on peut toujours tirer quelque

profit à entendre exprimer une conviction honnête.

Reçois, mon cher Conteur, mes bonnes salutations.

SNOB.

La blanchisseuse de Rousseau. — C'était au commencement du XIX^{me} siècle ; un étranger, admirateur de Jean-Jacques Rousseau, se trouvant à Môtiers-Travers qu'habita longtemps le philosophe genevois, s'informe s'il n'y avait pas dans la localité quelque personne qui eût connu le grand homme et qui put donner sur sa vie quelques renseignements intéressants. On lui indiqua une bonne vieille, chez qui il courut aussitôt.

— Alors, ma bonne dame, vous avez connu Rousseau ? demanda-t-il.

— Oh ! oui, Mossieu, j'allais souvent chez lui ; c'est moi qui blanchissais la maison.

— Eh ! bien, racontez-moi quelque chose de lui.

— Oh ! pour sûr, c'était un bon homme, tout de même ; son linge était marqué J.-J. R. en coton bleu.

C'est tout ce que le touriste put tirer de la bonne vieille.

SOUVENIRS DU TEMPS DU « SONDERBUND »

On nous communique obligeamment quelques lettres du colonel Duplessis, à son fils.

Louis Duplessis-Gouret était né à Rolle en 1802. Volontaire à 18 ans, au 4^{me} régiment suisse de ligne, il en sortit après 10 ans de services, avec le grade de lieutenant de grenadiers. Rentré en Suisse, il fut secrétaire de l'inspecteur des milices, puis instructeur. Quand le Sonderbund éclata, il était lieutenant-colonel. Il fit la campagne en cette qualité et fut major de place à Fribourg. Il mourut en 1854, à la suite d'une amputation de la cuisse.

Deux de ses lettres peuvent tout particulièrement intéresser nos lecteurs. Voici la première :

Fribourg, le 22 novembre 1847.

Mon cher fils,

Il y a longtemps que je voulais t'écrire pour te donner quelques détails sur notre expédition, mais je n'ai pas eu le temps jusqu'à présent.

Comme tu sais, je suis parti le jeudi 11^{me} courant, de Lausanne ; arrivé à Moudon, j'appris que toutes les troupes en étaient parties et s'étaient dirigées sur Romont, canton de Fribourg ; et tout de suite je me suis mis en route pour Romont, où je suis arrivé pendant la nuit, par un épais et froid brouillard.

Le vendredi 12, je commandais les avant-gardes et les avant-postes ; il faisait un épais brouillard ; tous les villages où nous passions étaient complètement déserts ; nous n'avons pas rencontré d'ennemis. Dans la soirée du 12, nous avons bivouaqué à Matran. Nos avant-postes étaient vis à vis ceux de l'ennemi ; la nuit était pluvieuse. C'est pendant cette nuit du 12 au 13 que nous avons tiré les premiers coups de fusil avec l'ennemi, mais c'était seulement des rencontres de patrouilles.

Le samedi 13, deux bataillons et une compagnie de carabiniers reçurent l'ordre de se porter en avant et de repousser les avant-postes ennemis ; la fusillade quoique vive n'eut pas grand effet. A une heure après-midi, nous étions au village de Cormanon en face de la redoute de Bertigny et en vue de Fribourg ; il y eut un armistice demandé par le Conseil d'Etat de Fribourg et accordé par notre Général. A quatre heures du soir, l'armistice a été rompu par quelques coups de fusil et le combat a commencé et a duré jusqu'à nuit close.

Tandis qu'une partie de nos troupes attaquaient le fort de Bertigny, une autre partie chassaient la landsturm et les troupes fribourgeoises qui occupaient un bois. Les balles, la mitraille, les boulets, les obus et les grenades sifflaient à nos oreilles de tout côté.

Le combat a été vif, mais sans résultat définitif à cause de la nuit. Les Vaudois ainsi que les Fribourgeois se sont bravement battus. Nous avons eu une quinzaine de tués et 40 à 50 blessés.

Le samedi 13 jour du combat, nous avons bivouaqué à Cormanon, dans nos positions et le dimanche matin Fribourg s'est rendu. Nous y sommes entrés le même jour.

J'ai été bien fatigué des bivouacs dans la boue, mais je suis un peu remis, je ne suis plus jeune pour supporter facilement ces fatigues-là. Je suis ici major de place, et quoique très occupé je me trouve bien et au chaud.

J'espère que tu suis toujours tes études avec zèle.

Je n'ai pas écrit aujourd'hui à maman, je lui écrirai après-demain.

Adieu, mon cher fils, je t'embrasse, ainsi que maman et le grand papa.

DUPLESSIS,

Lt col. féd.

J'ai été trois jours à cheval, je me suis horriblement écorché.

La seconde lettre datée de Thoune, intéressera peut-être, à cette époque de l'année où se font les examens, les nombreux écoliers qui se plaignent de l'injustice du sort. On y trouvera aussi une appréciation, encore actuelle, du caractère de nos Confédérés suisses allemands.

Thoune, le 13 juillet 1848.

Mon cher fils,

J'ai su par les lettres de la mère que tu as réussi dans les examens et que tu as monté en classe. J'attendais cela de toi et je suis satisfait de ce succès. Tu l'attendais à recevoir un prix et ton attente déçue t'a fort affligé, au point de te mettre en colère et d'altérer ta santé ; plus tard on t'a appris que tu aurais un accessit. Il est vrai que tous tes bulletins de l'année étaient fort beaux et que tu pouvais en toute justice espérer une petite distinction ; mais il faut bien te rappeler, mon cher enfant, que les hommes ne sont pas toujours justes appréciateurs des peines qu'on se donne et qu'il faut savoir se passer de leurs louanges. Quand tu as travaillé avec zèle et application, que tu as réussi dans

tes études et dans de qu'on exige de toi, alors le contentement intérieur que tu éprouves et le plaisir que tu procures à tes parents doit être ta plus douce récompense; il faut savoir de bonne heure se passer des louanges des hommes. D'ailleurs, il faut toujours se dire : « *J'ai bien fait, il est vrai, mais j'aurais pu faire mieux encore.* » Quant à moi, je tiens fort peu aux prix qu'on pourrait te donner; il me suffit de savoir que tu fais bien.

Il te faut profiter de tes vacances pour te faire du bien; fais quelques promenades ou quelques exercices en plein air pour fortifier ta santé; nourris-toi bien et dors bien. Tâche aussi de consacrer chaque jour quelques instants pour te préparer sur le grec.

Je me porte assez bien quoique fort occupé. Je remplis ici un rôle secondaire qui ne me plaît pas trop, non plus que le système suivi pour cette école; le respect pour les individus, ainsi que la démocratie ne sont pas encore bien développés chez nos Confédérés allemands. Si j'avais su tout cela, je n'aurais pas accepté cette mission. Aussi, outre le plaisir que j'aurai à vous revoir tous, j'attends avec impatience le moment de lâcher ce service, ce qui aura lieu à la fin du mois, je ne sais encore quel jour.

Tu me feras plaisir de m'écrire toi-même une lettre, en me donnant les petits nouveaux qui pourront m'intéresser, surtout ceux de la maison, que tu as soin, sans doute de surveiller.

Embrasse ta mère et le grand papa pour moi, salue aussi Fanchette, et toi, mon cher Théophile, reçois mes amitiés et mes embrassements.

Ton père,

DUPLESSIS,

Lt col. féd.

(Communiqué par PIERRE D'ANTAN.)

Débrouillez-vous !

Le fait n'est pas très vieux. Un cultivateur veuf, d'une fortune aisée et déjà d'un certain âge, s'est épris, il y a environ un an, d'une jeune fille de dix-huit ans, qui a consenti à l'épouser.

Six mois après, le fils que le veuf remarié avait eu d'un premier lit, s'éprend à son tour non d'une personne de son âge, comme vous le supposiez, mais de la mère encore jeune, de la nouvelle femme de son père.

Il obtient, non sans peine, de son père, l'autorisation d'épouser la belle-mère de celui-ci.

Voilà donc un père gendre de son fils et une épouse qui devient non seulement belle-fille de son propre beau-fils, mais encore belle-mère de sa mère, qui, elle-même, se trouve être la belle-fille de sa fille, tandis que le mari de celle-ci est le beau-père de sa belle-mère et beau-père de son père.

On frémit en songeant aux complications des degrés de parenté s'il survient des enfants.

ON CRANO LANDSTOURME

L'ÉTANT traî dein on pâilo, que dévesâvant de la guerra : lo premi l'êtai on coumandant de l'élite, lo second on coumandant de la *landwehr* et lo derrâi lo major d'on bataillon dau *landstourme*. Sè rebriquavânt ti lè traî et sè coïnâvânt su lau sordât. Voliâvânt ti que lâu z'hommo sêyânt pe crâno que l'è z'auto.

Lo premi desâi :

— Vo dio que tsi no ein a min à l'élite : quin z'hommo, bon Dieu dau ciè ! dzouveno et asse vi que dâi z'êtai. Faut lè vère quand fant lo pas de pararda. Pouant lèva la piâta tant qu'à la voûta dau Tunnet ! On sarâi dza fotu se on n'avâi pas clli l'élite.

Lo coumandant de la *landwehr* fasâi dinse :

— Clliau de l'élite sant crâno se on vâo, mâ

vâliant pas lè sordâ de la *landwehr*. Po pouâi soleni et doûrà grand' teimps, ein a min à leu. Reinâvânt tot dèvant leu : l'âodrant queri lo diâbllo tant qu'èin einfè se failâi — mimameint pe levè. Et po teri ! Qu'in z'hommo suti ! N'è pas leu que manquerant dâi z'arèopliane, se on lau baillive dâi cartouche. Vo dio, vive la *landwehr* !

Adan lo major dau *landstourme* lau dit asse bin :

— Oi, vo z'âi bin réson ti lè dou : l'élite et la *landwehr* sant crâno et sarant bin lè meillâo sordâ dau payf... se lâi avâi pas lo *landstourme*. Lè *landstourmiè* l'è cein que l'è dâi corps ! Faut vère clliau bré et clliau bissex ! Avoué onna corda à nîao monterant tant qu'âo ciè. Rein ne lè z'èpouâire que lè petit bocon et lè botoille traubassette. Lâi a pas, mâ l'è dâi rido guierriè.

Et dinse prau grantenet, que ti lè traî l'eimparâvânt lau z'hommo.

Po fini, ein a ion que fâ :

— Eh bin ! on va vère. No faut frèrà à veingt francs. On va fère à veni ice traî sordâ : ion de l'élite, ion de la *landwehr* et ion dau *landstourme*. Sein lau rein dere, on va teri ein catson on coup de pistolet dein on carro dau pâilo et on lè guegnèrà bin adrâ po vère quò l'è que l'a lo moïn pouâre.

Dautrà menule aprî lè traî sordâ ètant quie, dein lo pâilo : on galé dzouveno de l'élite, on vilhio cocardie de la *landwehr*, et on *landstourmiè*.

Lo premi coumandant fâ : « Gardavo ! », et lè traî sordâ sant restâ quie sein budzi, quemet se l'frant moo de poueinta. Adan l'auto coumandant va per derrâ et tot d'on coup, sein fère assemblant de rein, tire on coup de pistolet... boum !

L'è adan que l'a faliu vère oquie : lo sordâ de l'élite, d'onna cambâiè l'avâi châtâ pè la fenitra et l'êtâi tsesâ dein on panâ à martsî à onna fenna que veindâ dâi z'âo ; l'hommo de la *landwehr* l'avâi fotu lo camp dau tant que pouâve èteindre pè la porta que l'êtâi dza eintrebèchâ, ein reinvesseint on gapion que l'avâi oïu dau bri et que vègnâ vère po lè fotre à l'ameinda. Ne restâve que lo *landstourmiè* que sè tegnâi adî asse râi qu'on paufer, sein peliounâ, ein atteindeint que lo major lâi ausse coumandâ : « Repos ! »

Adan lè z'officiè l'ant bramâ : « Vive lo *landstourme* et lè *landstourmiè*. »

Le diant qu'on va ein einvouyi pè Porrentruy.

MARC A LOUIS.

LA NEUTRALITÉ SUISSE JUGÉE

PAR NAPOLÉON III

LES événements actuels donnent un intérêt tout particulier aux passages suivants d'une brochure écrite en 1833 par Louis-Napoléon Bonaparte — plus tard Napoléon III — alors qu'il était en séjour dans son château d'Arenenberg (Thurgovie). Ce n'est pas, toutefois, que nous, Suisses, vieux républicains, allions chercher avis auprès d'un monarque. Nous savons bien ce que nous avons à faire et ne voulons d'autres conseillers que nous-mêmes. Mais, comme nous le disons plus haut, il est certains points touchés dans la brochure en question qui sont intéressants à relever, en ce moment-ci, surtout.

On ne peut être neutre que de deux manières, disait Louis-Napoléon, ou en armant pour défendre son territoire s'il était attaqué, ou en considérant son pays comme un cadavre sur lequel tout le monde peut marcher impunément. Cette dernière politique ne conviendra, j'espère, jamais à la Suisse. Il faut donc adopter la neutralité armée. Mais celle-ci oblige à traiter en ennemis tous ceux qui voudraient s'approcher des frontières.

Plus loin, l'auteur dit ceci :

C'est l'intérêt de la *défense* qui lie la France

à la Suisse; c'est l'intérêt de l'attaque qui peut rendre la Suisse importante pour les autres puissances. Le premier est un intérêt *permanent*; le second n'est que *passager* et de ca-price.

Plus loin encore :

Pour un petit Etat, le fantôme de neutralité n'est qu'une chimère qu'on embrasse avec plaisir, parce qu'elle cache les dangers d'une position difficile; mais en effet elle ne protège nullement l'indépendance.

Continuons les citations :

Eh ! pourquoi un peuple libre resterait-il spectateur indifférent s'il s'élevait une lutte opiniâtre entre la cause de la liberté et celle de l'esclavage? Pourquoi la Suisse resterait-elle inactive, lorsque le triomphe de l'une assurerait son indépendance; lorsqu'au contraire le triomphe de l'autre la remettrait sous un joug de fer ?

Puis après avoir parlé des alliances que son propre intérêt — tel, du moins, que le concevait l'auteur — dictait à la Suisse, il poursuit :

Je sais que, malheureusement, le bonheur rend égoïste. Quelques Suisses croient que séparés du reste de l'Europe par leurs institutions et par leurs montagnes, ils pourraient rester tranquilles au milieu d'un bouleversement général. Qu'ils se détrompent: toute l'Europe se tient par des liens indissolubles. La France est à la tête de la chaîne et du salut de Paris dépend le salut des libertés de l'Europe entière. D'ailleurs, l'égoïsme ne profite ni aux individus ni aux peuples, et c'est une mauvaise politique que celle qui fait abandonner ses amis de peur de déplaire à ses ennemis. La politique practive est la pire de toutes; elle donne du courage à ceux qu'on devrait intimider.

Terminons par la citation d'un passage qui laisse, ma foi, très perplexe quant au sentiment du respect dû aux traités, chez les puissants du monde.

On se fie sur un traité signé par toutes les puissances; mais les différents Etats ne sont jamais retenus par la froide observation des traités; c'est la force irrésistible du moment qui les allie ou les divise.

AVRIL

Avril, c'est le réveil, l'espoir de toutes choses, Le soleil, le ciel bleu, reviennent pour longtemps, Et les boutons naissants nous prédisent les roses; La nature a rouvert toutes ses bouches closes; Et dit, dans sa promesse: Avril est le printemps!

Chaque plante frissonne à ce souffle de vie, Chaque brin d'herbe aspire aux rayons chauds du jour;

S'échappant du bourgeon, la feuille se déplie Et de son disque vert étale le contour.

L'hirondelle babille auprès de la fenêtre, Le lézard, frétilant, bondit sur le vieux mur, L'écureuil sort du tronc, escalade le hêtre, Les bosquets ont leurs voix et l'on sent que tout

Jouit des dons de Dieu sous ce ciel calme et pur.

L'amour, l'amour aussi, dans sa mélancolie, A de plus doux transports, d'autres épanchements; L'âme a plus de soupirs, le cœur a plus de vie; Quand reviennent les fleurs, plus doux sont les

[serments,

Et voyez ce vieillard à la pâle figure Qui fut, durant l'hiver, souffrant à son foyer, Son front nu se déride ainsi que la nature, Il a vu le printemps, sa carrière est plus sûre. Il cherche le soleil pour vivre et s'égayer.

Tout, sourit à nos yeux, tout se pare et s'anime, L'espoir se lit partout où paraît une fleur; Tout reflète le ciel et, d'un accord sublime, Chante le Créateur !

L. M.